

Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs

SIXIEME ANNEE  
7 FEVRIER 1951



# TINTIN

6

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS



UN EPISODE PASSIONNANT DE  
**L'ILE MAUDITE**

qui débute dans ce numéro (page 17).



REUNION ANNUELLE  
DES AMIS DE TINTIN

# Au Cirque Royal

le jeudi 22 février, à 15 heures.

**C**OMME chaque année, les amis, « Tintin » organise une grande réunion au Cirque Royal, à la fin du mois de février. Tous les lecteurs de « Tintin », tous ses amis, grands et petits, et les membres du club, se doivent d'être présents à cette fête annuelle qui se déroulera, cette fois encore, sous le signe de l'amitié et de la joie.

Un programme de choix vous est, dès à présent, réservé par la direction du Cirque Royal et le Cirque Knie qui vous présenteront des numéros sensationnels de fauves, acrobates, clowns, jongleurs, fantaisistes, etc. De plus, « Tintin » vous réserve une surprise qui, je l'espère, vous enthousiasmera.

Le bureau de location est ouvert, dès aujourd'hui, au Cirque Royal, rue de l'Enseignement. Vous pouvez aussi téléphoner au n° 17.25.52 pour retenir vos places. Voici les prix de faveur qui ont été fixés pour cette matinée :

	Ami de Tintin.	Membre du Club.
Loge	Fr. 100.—	Fr. 80.—
Fauteuil face	» 90.—	» 70.—
Fauteuil côté	» 60.—	» 50.—
Balcon face	» 50.—	» 40.—
Balcon côté	» 30.—	» 25.—
Galerie face	» 25.—	» 20.—
Galerie côté	» 15.—	» 10.—

La réduction sera accordée aux membres du club sur présentation de leur carte de membre. Quant aux amis de « Tintin », il leur suffira pour en bénéficier de remettre à la caisse du cirque le « Bon de réduction » contenu dans les numéros du journal.

Dès à présent, les amis, je vous souhaite à tous de passer avec nous une agréable après-midi au Cirque Royal, le jeudi 22 février. Afin d'éviter l'encombrement, je vous conseille vivement de louer vos places d'avance et d'être au cirque au plus tard à 14 h. 30.

A bientôt!

*Tintin*

*Mon Courrier*



**ARBRE DE NOËL DE TINTIN.** — Tintin remercie, une dernière fois, tous ses amis qui lui ont envoyé leur généreuse obole pour cette œuvre de solidarité enfantine. Il s'excuse auprès de ceux dont il n'a pu publier les noms après le 17 janvier, attendu qu'il a bien fallu se décider à clore la souscription, faute de place.

Tintin remercie également tous ceux qui lui ont envoyé leurs vœux à l'occasion de la Noël et du Nouvel An. Il regrette de ne pouvoir répondre à chacun d'eux en particulier, mais vraiment ils sont trop ! Il renouvelle à leur intention ses souhaits les meilleurs.

**Van Haelen André, Ciney.** — Notre chroniqueur sportif a reçu la liste de six questions et dix sous-questions et il y répondrait volontiers. Mais voilà : tu as omis de lui donner ton adresse ! Alors ?

**Annette van de Wastynne.** — Pour me permettre de l'envoyer les journaux demandés, prière de faire connaître ton adresse au plus tôt.



Pour tous renseignements et commandes s'adresser à O.S.B.E.F. (Office Scolaire Belge d'Éducation par le Film), rue Ravenstein, 36, à Bruxelles, ou au bureau du journal.

Pour répondre à de nombreux lecteurs, nous précisons que le savon « TINTIN » est en vente au prix imposé de 7 fr. 25 le pain, ou 39 francs la boîte de quatre.

**TINTIN :** Administration, Rédaction et Publicité : Rue de Lombard, 24, Bruxelles. — Éditeur-Directeur : R. LEBLANC. — Rédacteur en chef : A.-D. FERNEZ. — Imprimerie : C. VAN COTTENBERGHE, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.

## Les aventures de BOUBOULE et NOÏRAUD

## LA BONNE TEMPERATURE



POSSEDES-TU LE MAGNIFIQUE ALBUM DE PAUL CUVELIER « LES EXTRAORDINAIRES AVENTURES DE CORENTIN »



# Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Des voleurs ont contraint le petit Renaud à les aider à pénétrer dans le château de Messire Conrad. Heureusement, le chevalier parvient à maîtriser les bandes; puis il envoie l'enfant chercher le bailli pour les faire arrêter...

C'est exact, bailli. Mais le brave petit m'a ensuite sauvé deux fois la vie.



Hé là, mes braves, saisissez-vous de ce jeune garçon. Il faut qu'il comparaisse devant le Tribunal, lui aussi.



Mais puisque je vous dis qu'il m'a averti du danger...

Laisse cet enfant tranquille, bailli !...

Arrêtez !



Calmez-vous, Messire, où je me verrai obligé de vous faire appréhender ! Le jeune garçon nous accompagnera; seul le Tribunal peut se prononcer sur son innocence ou sa culpabilité !



Courage, Renaud ! Demain, je viendrai prendre ta défense devant le Tribunal.



Le lendemain, de bonne heure, le chevalier Conrad se met en route pour Anvers. Arrivé dans la ville, il se rend immédiatement au « Steen », la sombre forteresse où les malfaiteurs sont jugés, emprisonnés et mis à la torture.

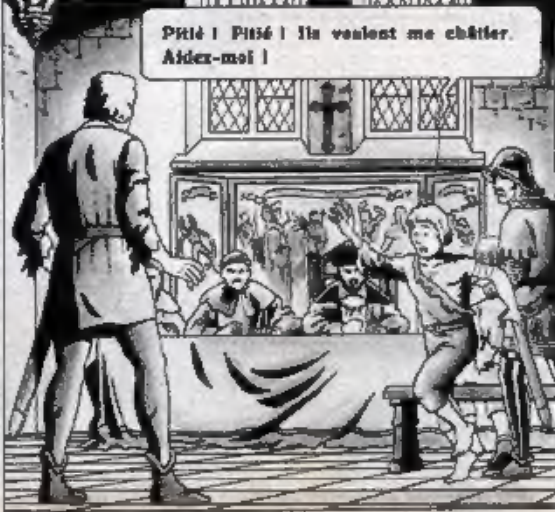


Bonjour, Messire Conrad ! Le Tribunal vous attend... Nicolas, conduits le chevalier dans la salle de justice.



A peine Conrad a-t-il pénétré dans la salle que Renaud se précipite vers lui en poussant un cri :

Pitié ! Pitié ! Ils veulent me châtier. Aidez-moi !



Chevalier Conrad, ce petit misérable n'est qu'un voleur et un hypocrite !





# Le fils du Maître de Poste

Par André Gauthier

Le maître de poste Pierre Lubin a été enlevé par le comte de Rochefort, allié du cardinal Richelieu. Jean vient d'apprendre que son père est enfermé à la Bastille.

JE CONNAIS, À LA BASTILLE, PLUSIEURS AMIS DE MON PÈRE. JE PUIS, CETTE FOIS, VOUS ÊTRE UTILE.

BRAVO!!... NOUS ALLONS ENLEVER LE PRISONNIER!



LA SITUATION EST DEVENUE GRAVE DE NOUVEAU... JEAN LUBIN ET SES COMPAGNONS TIENNENT CONSEIL.

PRÈS DE LA BASTILLE, LES QUATRE AMIS ATTENDENT GRÉLU, QUI S'EST INTRODUIT DANS LA PRISON AFIN D'AVOIR DES INDICATIONS. ON VOIT S'ÉLOIGNER UN CARROSSE.



POURVU QU'ON NE L'AIT PAS ARRÊTÉ!

QUE PEUT-IL FAIRE M... IL Y A PLUS DE TROIS HEURES QU'IL EST ENTRÉ.

GRÉLU VIENT ENFIN, EN COURANT.



DES GARDES SONT VENUS CHERCHER LES PRISONNIERS. C'EST LUI, SANS DOUTE, QUI EST DANS LE CARROSSE.

AU LOUVRE, RÉGNE UNE GRANDE EFFERVESCENCE. LE JOUR MÊME DOIT AVOIR LIEU LA FÊTE DES ÉCHEVINS. RICHELIEU VIENT LUI-MÊME S'ASSURER DE LA DÉCORATION DES SALONS... IL EST ACCOMPAGNÉ DE MARCILLAC ET DE LA PRINCESSE DE CONTI...

LA REINE-MÈRE, MARIE DE MÉDICIS, QUI SERVAIT MA CAUSE, ME TRAHIT MAINTENANT. JE VEUX VOIR CET HOMME QUI LUI EST TOUT DÉVOUÉ, ARRÊTÉ À LOUIS.



CET HOMME EST DANS VOTRE ANTI-CHAMBRE, ET SOUS BONNE GARDE...



VOICI LE CARROSSE! ATTENDONS QU'ON RAMÈNE LE PRISONNIER, NOUS SUIVONS LA VOITURE ET L'ATTAQUERONS EN ROUTE.

DANS LA COUR DU LOUVRE, IL Y A GRANDES ALLÉES ET VENUES DE VOITURES ET CAVALIERS. JEAN LUBIN ET SES AMIS RECONNAISSENT ENFIN LE CARROSSE SORTI DE LA BASTILLE.

LES HEURES PASSENT. LA FÊTE EST COMMENCÉE. LA COUR DU LOUVRE EST PLEINE DE VOITURES.



QU'A-T-ON PU FAIRE DE MON PÈRE??

IL EST PEUT-ÊTRE LIBRE!

QUI, ET DANS CE CAS, IL SERAIT SORTI À PIED... NOUS NE L'AURIONS PAS REMARQUÉ.

GRÉLU ARRIVE ESSOUFFÉ...



LE PRISONNIER EST SORTI PAR UNE AUTRE PORTE! JE L'AI VU ENTRER DANS UNE VOITURE QUI EST PARTIE ENCADRÉE DE GARDES DU CARDINAL.

C'ÉTAIT UNE RUSE! FILONS!!

QUI... MAIS ON LES RATTRAPER!

NOUS VERRONS BIEN. GRÉLU RESTERA ICI POUR SURVEILLER CE QUI SE PASSERA!



SANS PERDRE UN INSTANT, JEAN ET SES COMPAGNONS SE METTENT EN SELLE.



JE LES AI PERDUS DE VUE!

LES QUATRE CAVALIERS S'EN VONT À LA RECHERCHE DU PRISONNIER.





# Les PECHEURS de PERLES



Les Hollandais essaient d'enlever l'île de Ceylan aux Portugais. La ruse ayant échoué, le capitaine Van Jesselton veut employer la force pour arriver à ses fins; le gouverneur de l'île décide d'envoyer un message au Vice-Roi, pour l'informer de la situation.

(Dessins de Caprioli.)

Malabar, je te confie notre message; tu le conduiras à Oua. Veille à ce que rien ne lui manque. Vous partirez demain, dès l'aube.

Bien, Seigneur !



Le lendemain...



Entretemps, deux autres bâtiments hollandais sont venus rejoindre l'Amaranth dans le golfe de Mannar.

La mission de Van Jesselton à Ceylan fait partie d'un vaste plan de conquête établi par les Hollandais. A peine les deux vaisseaux se sont-ils approchés de l'Amaranth, que les trois capitaines tiennent conseil. Et un peu plus tard...

Bateau indigène à bâbord ! Il semble vouloir nous éviter !

Oh !... Mais je connais cette jonque ! Barre à bâbord ! Dépassons-la et coupons-lui la route !

Van Jesselton ne tarde pas à identifier le bateau de Malabar.



Les trois vaisseaux hollandais rattrapent rapidement le bateau indigène qui, criblé de boulets, coule quelques instants plus tard.

Vous n'êtes pas très respectueux pour vos supérieurs !

Si vous vous imaginez que je suis venu au Indes pour me faire capotner dans un infâme rafiot !

Van Jesselton suit bientôt à quoi s'en tenir sur la personne de Veragua, et comprend tout le parti qu'il pourra tirer de ce jeune ambitieux. Il le salue à sa cause et fait ainsi miroiter à ses yeux de misérables perspectives...

Nous sommes bien d'accord ?

Certainement... Vous irez donc m'attendre à la baie de Kisha Ootany...

... tandis que vous vous rendrez à Negombo et me tiendrez au courant de vos travaux !

Durant la nuit, l'Amaranth s'approche de la côte, et Veragua est débarqué. L'espoir d'être bientôt riche ne l'empêche pas de penser contre son sort !

Que le diable emporte les Hollandais, et aussi cet imbécile de Villegas qui m'a jeté dans cette aventure !

Un Blanc !... Hâchez-le à bord !

Au secours !

Seul d'entre les naufragés, Veragua est repêché.



En attendant, me voilà condamné à gagner Negombo à pied !... Quelle vie !



(A suivre.)

Jendredi prochain : VERAGUA TRAHIT !...





ROMAN INEDIT DE  
FRANCIS DIDELOT

# Les Aventures de DZIDZIRI

ILLUSTRATIONS  
D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Aïrs », à bord duquel le jeune Dzidziri a pris place comme passager clandestin, vient de s'abattre au cœur de l'Afrique...

## LAOBE

**U**N lion ! Maintenant Dzidziri distinguait, dans l'ombre accrue, la silhouette terrifiante du fauve. La bête avançait, rasant le sol. Le jeune garçon serra les dents : une envie l'empoignait de s'enfuir. Mais ce ne serait pas digne de ses amis, pas digne d'Yves Larnaud qui l'avait accepté à bord de l'avion géant.

— Tu ne vas pas avoir la frousse, mon vieux Didi !... Rappele-toi les copains de Paris, qu'est-ce qu'ils diraient s'ils te voyaient flancher ?

Et il avança. Un cri retentit. Sophie l'avait poussé :

— Non !... Tiens-toi tranquille... Reviens, tu vas...

Elle n'acheva pas sa phrase. Déjà Dzidziri s'enfonçait dans la pénombre. Pas plus rassuré qu'il ne faut, certes. Mais courageux et s'admonestant. Où était le lion ?... Était-ce le fauve, cette masse indistincte derrière un buisson ?... Ou bien là, tapi contre cette énorme termitière dont les boîtes s'élevaient à proximité ? Ou encore...

Un râle de colère. Un saut. Dzidziri fit un pas de côté, et une pensée l'envahit :

— Quelle folie ! que pouvait-il faire avec ses seuls poings ?...

Mais il était déjà trop tard : il chancela, tomba. Une masse lourde s'écrasait sur lui.

La mort une fois de plus.

— C'était bien la peine d'échapper à la chute de l'avion pour succomber ainsi !

Des griffes déchirèrent son blouson. En un sursaut, il dégagea un bras, plongea les doigts dans le pelage riche, tira, poussa... et retint mal un cri de surprise : la fourrure avait bougé ; c'était comme un vêtement qui cédait devant son attaque.

Alors Dzidziri s'acharna. Car l'espoir était né en lui. Crispé, jouant des poings, des pieds, il réussit à écarter le lion... qui voulait fuir. Mais, cette fois, le garçon le tenait bien. Et il comprit qu'il était en face d'un homme habillé de la dépouille d'un fauve. Un homme ? non : un enfant.

— Qu'est-ce que tu fais là-dessous ?... Hein, moricaud ! vas-tu répondre ? Tu voulais me faire mon affaire... Viens un peu ici...

Et de l'entraîner, de le ramener près du groupe que formaient Yves, Sophie et l'inventeur.

— Commandant, dit Dzidziri, vous n'auriez pas trouvé une torche électrique par là ?

Pour réponse, un pinceau lumineux troua la nuit. La lumière décrivit un cercle, se fixa sur le visage terreux d'un jeune indigène. Le garçon était

maigrichon ; dans son visage noir, que saurait sur chaque joue une longue cicatrice rituelle, ses yeux brillèrent, intelligents et vifs. Il souriait avec une contrainte visible ; ses lèvres tremblaient un peu. Il grimaca, balbutia quelques mots confus dans une langue inconnue. Dzidziri lui secoua le bras :

— Espèce de sauvage !... Hein ? qu'est-ce que c'est que ça ?...

Et il lui avait empoigné une main, qu'armaient de longues griffes d'acier enfilées à chaque doigt. Yves Larnaud ne s'y trompa pas :

— Ça, Dzidziri, c'est tout bonnement un homme-lion... ou plutôt un enfant-lionceau.

Le Noir essayait de se libérer. Mais il se tortillait vainement. Soudain, dans le pinceau de la torche, il remarqua la chevelure rouge de Dzidziri et il demeura bouche bée. Sa main, que l'on avait désarmée, tenta un geste afin de toucher cette extraordinaire chevelure. Sa bouche se fendit avec une joie visible. Il baragouinait :

— Oh ! ça va, moricaud, on ne comprend pas un mot, grommela Dzidziri qui avait découvert une cordelette et en laissa son prisonnier. A l'adresse de ses compagnons, il expliqua :

— Le même-lion, il vient bien de quelque

Tombant des arbres, des hommes...



part. Demain, il faudra qu'il nous y conduise.

Et la nuit s'écoula. Nuit extraordinaire de la brousse africaine, toute chargée de mystère, lourde de ténèbres et gonflée de cris. Parfois, s'élevait la longue voix du lion, à qui répondait le bref aboi d'un chacal ou le hululement ricanneur de l'hyène. On percevait autour de soi des froissements, une vie

exubérante qui vous cernait, tâchait de vous dominer. Cependant Larnaud ne quittait pas Hage-Davricourt. L'inventeur haletait. Des gémissements lui échappaient. Sophie, elle, étendue sur un fauteuil arraché à l'avion s'était assoupie. Dzidziri tâchait de ne pas l'imiter tant il craignait que son prisonnier ne lui échappât. Enfin, le jour jaillit : ce fut la monstrueuse féerie du soleil se hissant au-dessus de l'horizon dans une débauche de couleurs. Des oiseaux s'égoillèrent dans les arbres aux longues épines acérées et aux fleurs d'or.

Larnaud s'approcha :



— Eh ! Didi, mon gars, il se fait temps de trouver du secours. Sinon, ce sera intenable ici...

Il n'avait pas besoin de s'expliquer. Des vols lourds de vautours tournoyaient au-dessus de l'avion. Une senteur funèbre envahissait la brousse. Dzidziri saisit le petit Noir aux épaules :

— A nous deux... Tu vas parler, sinon...

Et il se fixa aux doigts les griffes d'acier dont la gosse était armée la veille. Ses gestes étaient éloquentes. Le Noir grimaca, se tordit dans ses liens, secoua la tête. Il gesticulait. Sa mimique désordonnée acquiesçait un sens : il s'appelait Laobé ; il habitait un village non loin de là... Oui, le village de Nyabassam. Et il était prêt à y conduire Dzidziri.

— Pas de trahisons, mon bonhomme. Sinon, gare à toi !

— Je vous accompagne, proposa Sophie.

Dzidziri refusa :

— Inutile. Seul, je peux passer plus facilement inaperçu.

La jeune fille eut un beau sourire :

— Avec ces cheveux d'incendie !...

— Laissez-moi faire...

Il avait libéré Laobé. Le Noir ne cherchait pas à fuir. En revanche, il ne voulait pas se séparer de sa dépouille léonine ; avec véhémence, il discutait, tenait à l'emporter.

— Ça va, résolut Didi qui semblait de plus en plus persuadé de sa chance.

— Reviens vite, recommanda Yves Larnaud.

Côte à côte, celui-ci et Sophie suivirent des yeux leur petit compagnon dont la brousse très vite absorba la silhouette.

— Nous n'aurions pas dû, murmura Sophie. Ce pauvre gosse...

— J'espère en un autre secours, murmura Yves.

Il leva les yeux vers le ciel comme s'il s'attendait à ce que parût un avion. Pourtant il savait : sa radio en miettes, le « Normandie des Aïrs » détourné de sa route, qui songerait à les chercher par là ?

Dzi et Laobé avançaient d'un bon pas. Le petit Noir marchait en tête. Nu, à l'exception du linge qui lui signalait les reins, la dépouille du lion jetée en travers des épaules, il se retournait parfois, encourageait d'un sourire Dzi qui répondait :

— Oui, bonhomme, te tracasse pas : on te suit...

Autour d'eux, la brousse était haute : des herbes de plus de trois mètres, que dominaient des arbres gigantesques. Le profil contourné d'un baobab se dressait de place en place. Des bruits étranges faisaient sursauter Dzi : un long craquement, le frissonnement des herbes, un glissement indistinct.

Et voici que, dans le lointain, il percevait le sourd bourdon d'un tam-tam. C'était un batttement aux cadences impressionnantes, irrégulières, comme un langage. Laobé s'immobilisa ; son visage devint d'un gris de cendre ; brusquement il repoussa Dzidziri comme s'il avait voulu le faire revenir en arrière.

Trop tard ! Une chute, une autre. Tombant des arbres, des hommes cernaient les deux enfants. Des hommes ? Non ! Mais des monstres, tant ils étaient barbouillés de peintures blanches ou ocre. Ils surgissaient maintenant de toutes parts, hurlant, brandissant des sagaies, terrifiants. Des mains s'abattaient sur Dzidziri. Il fut ceinturé, pressé, bousculé, emporté comme un paquet. Vers quel destin ?

**Jeudi prochain :  
LES FILS DE SIMBA**

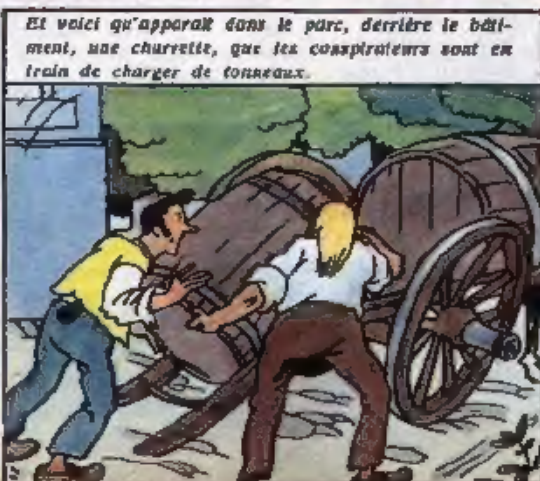


# LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET  
DESSINS DE

En galion le domicile des conspirateurs, Hassan et Kaddour ont été appréhendés et mis en prison. Mais ils parviennent à s'évader...

JACQUES  
LAUDY



(A suivre.)



**C**OMME chaque jour, Pauline Chiny prépara le petit déjeuner pour toute la maison. Puis elle agita la cloche. Et baillant, s'étirant, traînant les pieds, comme chaque jour, parure de toutes parts « les hommes » : Romuald Chiny, le père; Amable et Nicaise Chiny, les oncles; Ernest Chiny, le frère aîné.

Ils s'assirent silencieusement à la table, comme chaque jour et attendirent que « la Loupiote » servît le chocolat, le café, les biscottes.

Au lieu de quoi, Pauline se planta devant eux, les regards bien dans les yeux, enleva son tablier bleu de cuisinière et le jeta sur une chaise.

— Qu'est-ce que lui prend ? dit Ernest à Amable.

— Ma fille perd la tête ! exclama Romuald.

— Qu'as-tu, bon Dieu ? Qu'as-tu ? questionna languissamment Nicaise.

— J'ai que c'est aujourd'hui la Chandeleur.

— La Chandeleur ?

Les quatre équilibristes échan-



gèrent des grimaces interrogatives.

— Parfaitement ! La Chandeleur. Et vous connaissez les usages. Toute cette journée, dans chaque maison, c'est la femme qui commande. Or, ici, la femme, c'est moi.

★

De fait, c'était Pauline, depuis la mort de sa maman, qui tenait le ménage. De son mieux, il faut le dire. Pour une enfant de quatorze ans, elle ne s'en tirait pas mal. Elle y avait d'autant plus de mérite que les artistes de music-hall mènent une existence fort compliquée, et qu'en particulier les Chiny se distinguaient par la fantaisie et par la nonchalance pour tout ce qui ne regardait pas leur travail professionnel.

Sur scène, ils faisaient preuve d'une discipline, d'une ardeur, d'une rigueur à nulle autre pareille. Mais à la maison !... C'est très simple : quelles que fussent les circonstances, et même au cours des tournées, il leur fallait chez eux toutes leurs aises. Très affectueux et démonstratifs avec « la Loupiote », comme ils disaient, ils se fai-

saient servir par elle comme des pachas. Aussi n'était-elle pas fâchée de prendre, pour une fois, sa revanche.

— Est-ce aujourd'hui le 2 février, oui ou non ?

De mauvaise grâce, les Chiny durent reconnaître que telle était bien la date. Et qu'en effet, une antique tradition voulait que...

— Ma loi, concéda Romuald, nous te rendons les armes, ô Loupiote ! C'est entendu. A toi le bâton de commandement jusqu'à ce soir. Tes oncles, ton frère et moi nous nous ferons un devoir d'obéir à tes ordres. Et même pour commencer, assieds-toi là, à la place d'honneur. C'est moi qui vais servir le chocolat.

— J'apporterai le pain grillé, dit Ernest. Mais ensuite, tu me permettras de retourner dans ma chambre où je compte méditer les yeux fermés sur un problème philosophique.

— Quant à nous, dirent les oncles, nous nous proposons, si tu n'y vois pas d'inconvénient, d'approfondir, cartes en mains, certaines notions très abstruses du calcul des probabilités.

— Vous ne ferez rien de tout cela, trancha Pauline. Vous imaginez-vous que le seul jour de l'année où je suis le chef de famille se passera exactement comme les autres jours ?... Pas du tout. Je commande. Voici mes instructions.

Les quatre Chiny se levèrent docilement, la mine penaude et s'alignèrent devant la fillette comme des soldats à la parade.

— Toi, Ernest, dit-elle, tu balayeras la maison, puis tu éplucheras les légumes. Vous, mes chers oncles, vous irez aux provisions. Arrangez-vous pour que l'escalope soit fraîche, pour que les épinards aient de la branche et pour que le camembert ne se déplace point par ses propres moyens. Quant à toi, papa, je t'ai réservé le poste de confiance : la cuisine.

Elle détailla le menu du jour, et elle ajouta :

— Il est dix heures moins le quart. J'entends qu'à dix heures précises, chacun de vous soit à la besogne.

— A vos ordres, mon colonel, répondit d'une seule voix l'escouade.



Et les divers détachements prirent leurs directions respectives au pas de gymnastique.

★

Tout d'abord, les Chiny s'amuseront à ce nouveau jeu ; c'étaient de grands enfants, et comme tels ils adoraient les plaisanteries, les comédies. Amable et Nicaise firent des entrées burlesques, en se tortillant comme des ménagères au marché, le bras passé dans l'anse du panier à provisions et le parapluie sous l'aisselle. Ernest, balai au poing, risqua des sauts périlleux en nettoyant les escaliers, puis esquissa une danse du plumeau autour de la pièce principale. Romuald ceignit un tablier blanc, se confectionna un bonnet de chef coq avec des serviettes et frappant de l'écumoire la batterie de cuisine fit entendre un morceau de sa composition, bruyamment applaudi par l'auditoire masculin.

Mais Pauline ne riait pas. Elle mit ses oncles à la porte, munit son frère d'un chiffon et d'un pot de cire, fournit à son père des instructions précises, concernant la confection d'un gâteau à la semoule. En un clin d'œil, l'ordre et la paix régnerent du haut en bas de la maison.

Et Pauline se retrouva seule au salon, seule et inoccupée !... Toute la journée passa ainsi. Elle n'eut pas à intervenir dans la préparation de midi qui fut presque mangeable. Elle obligea même Romuald à réparer des draps...

Mon Dieu que c'était agréable !... Il y avait des éternités que la fillette n'avait pas joué d'un tel repos.

Elle entendait ses oncles qui s'affairaient au grenier, son père qui grommelait dans sa chambre.

— Ah, dit-elle tout haut, ça leur apprendra !

Elle se représenta aussi ce plaisantin d'Ernest, si prompt à la taquiner d'ordinaire, quand elle s'échinait du matin au soir, et qui, présentement, ramenait de chez le teinturier un paquet gros comme lui. A cette pensée, Pauline éclata de rire. Et

# LES

Conte de la Chandeleur

elle se jeta sur le divan, pour mieux donner cours à sa gaieté.

★

Cependant, à l'issue d'une longue réverie, elle vit que le jour tombait. Aucun bruit ne lui parvenait plus. Elle monta au grenier, à la chambre de son père. Il n'y avait plus personne !

Romuald, Amable et Nicaise s'étaient sauvés furtivement ; et Ernest n'était pas encore rentré.

La fillette se sentit seule. Cela lui arrivait tous les soirs, pendant la représentation. Mais, ce jour-là, il y avait je ne sais quelle inquiétude dans l'air...

— Ont-ils au moins fermé la porte ? se demanda-t-elle.

Et de courir à l'entrée. Avant qu'elle n'eût poussé le verrou, l'on sonna.

Pauline ouvrit machinalement.

Sur le seuil se tenait une vieille dame habillée à l'ancienne mode, avec une capote de jais, une voilette à pois et un manteau à collet.



— Mademoiselle Chiny, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix fluette. Je viens pour la chose que vous savez.

— La chose que je sais ?

— Parfaitement, parfaitement ! La chose.

D'un mouvement décidé, la vieille dame poussa la porte et s'engagea dans le vestibule. Stupéfaite, Pauline se lança après elle. Mais la visiteuse avait déjà gagné le salon, où elle s'assit sans qu'on l'y eût invitée.

— Nous avons à causer. Je suis envoyée par le Comité des Dames.

— Quel Comité ?

Pauline se dirigeait vers l'interrupteur, car on commençait à n'y plus voir. Un glapissement l'arrêta.



# INTRUS

par Georges Bernac — Illustrations de René Follet.

— Non, n'allumez pas, pour l'amour de Dieu !... Mes yeux ne le supporteraient pas... Ah, ma vue ! ma pauvre vue !... Le Comité des Dames, mon enfant, est une société très distinguée



qui veille à la bonne tenue de ce quartier et qui se compose des maîtresses de maison les plus énergiques. Il paraît qu'à l'occasion de la Chandeleur vous avez révélé des qualités d'autorité et de vigueur si remarquables qu'à l'unanimité nous avons décidé de vous engager à siéger parmi nous.

— Oh, je comprends. Je parie que c'est mon frère qui, pour se moquer de moi, vous a dit...

— Qu'allez-vous supposer là ! fit la vieille dame avec réprobation. Nous n'avons besoin des rapports de personne. Nous avons nos propres moyens d'information.

★

A ce moment, Pauline entendit un pas derrière elle et vit paraître un personnage barbu, enfermé dans un imperméable cylindrique et coiffé d'un chapeau haut de forme, qu'il ôta avec cérémonie.

— Excusez mon intrusion, dit-il. Mais j'avais tout lieu de croire que mon épouse s'était introduite dans cette maison. Et dès lors mon devoir m'obligeait à intervenir d'urgence, étant donné que la pauvre créature a complètement perdu la cervelle.

— Quelle imposture ! ricana la vieille dame. Venez ici, mon pauvre ami. Prenez place et taisez-vous. C'est lui, Mademoiselle, c'est lui, hélas, qui a un bois de moins dans son fagot. Ne faites pas attention à ses propos. Nous disions donc que le Comité des Dames...

L'homme à la barbe s'agitait sur son siège.

— Je vois ce que c'est, reprit la dame en riant. Il cherche ses chiens l'aimable chéri. Qu'il

est enfant !... Voyons !... Vos toutous ne sont évidemment pas dans cette maison, qui ne nous appartient pas. Mais, si Mademoiselle le permet, vous pourrez les siffler.

— Merci, Mademoiselle, dit le barbu, de sa voix de basse-taille, en saluant de nouveau jusqu'à terre. Puis, il mit deux doigts dans sa bouche et prit une profonde inspiration.

Pauline se demandait ce qu'étaient ces gens qui venaient l'importuner à domicile, tout juste à l'heure où l'on savait qu'elle était seule. Et la demi-obscurité...

Elle sursauta. Un violent coup de sifflet venait de retentir. La fenêtre de l'antichambre, sans doute mal verrouillée, s'ouvrit tout à coup, sous une poussée extérieure. Deux grands chiens danois bondirent dans la maison, en aboyant à tue-tête.

Ils firent fête au vieillard, puis galopèrent dans tous les coins, avec un vacarme de jappements et de piétinements. Ils se salissaient, se battaient, roulaient enlacés, disparaissaient à l'étage, où l'on entendit des bouleversements. Ils revinrent toujours courant, sautèrent sur les genoux des deux vieux et leur firent des caresses si vives que tout



à la fois, sièges, animaux, personnes, tomba à la renverse dans une confusion incroyable. Le barbu se tordait : l'émissaire du Comité des Dames, étalé sur le tapis, répétait d'une voix aiguë :

— Ce sont des amours ! De véritables amours !

★

C'en était trop ! Pauline outrée voulut donner d'abord la lu-

mière ; mais un des danois la devança, fit le beau devant l'interrupteur, en grognant d'une manière menaçante. L'autre chien, d'un coup de patte ouvrait l'armoire de la cuisine et plongeait son museau dans le plat où reposaient les restes du gâteau de semoule.

— Allez-vous en ! cria Pauline excédée. Allez-vous en avec vos horribles bêtes !

Sans paraître entendre, le couple bizarre se relevait et, passant toutes les bornes, se mettait à chanter et à danser.



Cette fois, Pauline prit peur. Sans doute, elle avait affaire à des fous échappés d'un asile. Plus morte que vive, elle se coula le long du mur, s'approcha de la fenêtre ouverte :

— Au secours !... Au secours, papa ! Ernest !

★

A l'instant, l'électricité s'alluma. Les chiens et les vieillards se groupèrent avec une rapidité qui tenait de la magie. Quelque chose se passa dans leurs personnes, sur leur visage.

Et Pauline, stupéfaite, reconnut tout simplement les Chiny's, les Chiny's au grand complet — son père, ses oncles, son frère — qui tenaient à la main des masques, des postiches, des cagoules hâriolées, et qui saluaient en riant, dans leurs costumes extravagants :

— Eh bien ? triompha Nicaise. Il me semble que le « Chef de famille » n'est pas tellement sûr de son affaire, qu'à la première alerte, il appelle au secours ses humbles sujets !

Ernest et Amable, qui faisaient les chiens, engoncés dans des toiles aux larges taches, se tenaient les côtes.

— Taisez-vous, dit le père. Nous sommes des brutes. Ne voyez-vous pas que la petite a vraiment eu peur.

Pauline sanglotait de saisissement. Après une heure d'émotions et de surprises ce dénouement inattendu et subit achevait de lui rompre les nerfs.

— Allons, allons, ma sotte chérie ! dit gentiment Romuald en berçant la fillette.

De ses pleurs, elle mouillait

la gabardine du pseudo-vieux monsieur.

— Au fond, reprit-il, la Reine de la Chandeleur avait bien mérité sa royauté. Songeons à la complaisance inépuisable avec laquelle, tous les autres jours de l'année, elle supporte nos exigences et nos fainéantises.

— Ecoutez, dit-il encore. La journée n'est pas finie. C'est toujours à Pauline de donner des ordres. Et voici ce qu'elle décide... Il n'y a pas de représentation aujourd'hui, n'est-ce pas ? Eh bien, profitons-en. Tous

les cinq, Loupiote en tête, nous irons au restaurant, et nous nous offrirons un banquet familial à tout casser. Et qui commandera le menu ?

— C'est la Loupiote ! crièrent les oncles et le frère. Vive la Loupiote !

Pauline reniflait.

— Pour commencer, dit-elle d'une voix encore larmoyante, il y aura des huîtres.

— Il y aura tout ce que tu voudras.

Et se prenant les mains — tandis que la gaieté revenait sur les joues de l'enfant rassurée — les Chiny's l'entourèrent d'une ronde échevelée, en chantant une chanson de circonstance qu'Ernest venait d'improviser lestement :

*Comme la charmante Pauline  
Vous embobeline !  
Vous embobeline !  
Nous la couronnerons de fleurs  
A la Chandeleur.  
A la Chandeleur.*

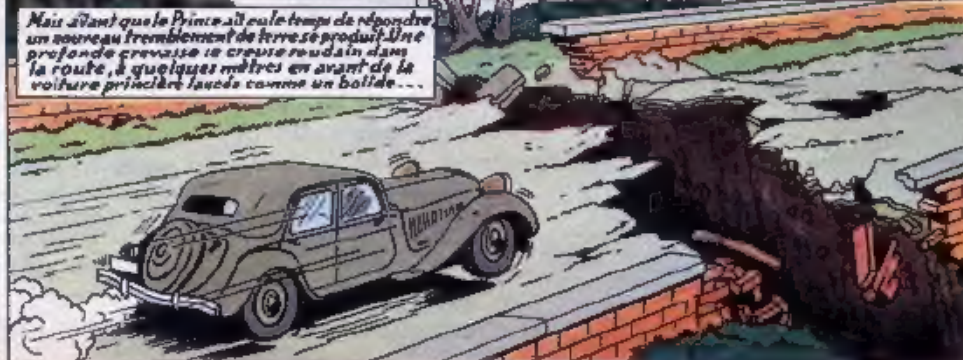
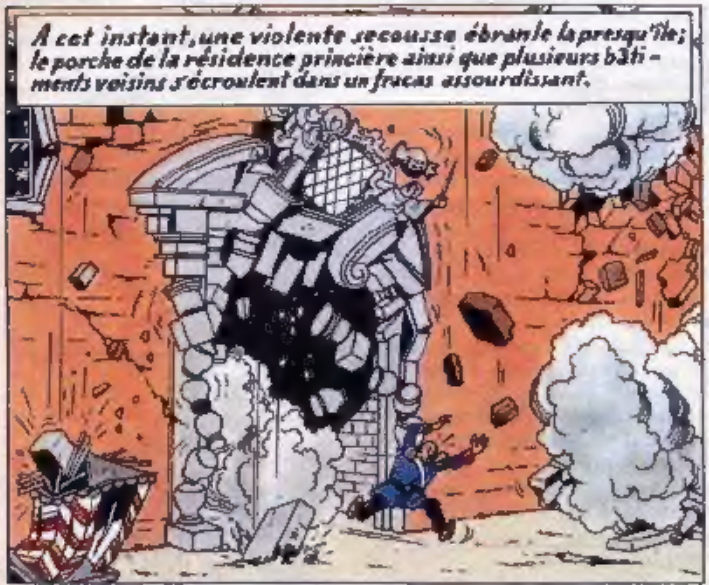




# LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Une grave catastrophe menace la principauté de Mocano. La population a été évacuée. Seuls sont restés dans la presqu'île M. Lambique, le Plongeur Masqué, les gardes du palais et les trois bandits...







# LES EXPLOITS DE QUICK ET FLUPKE

## REELLE OCCASION



**OCCASION**  
 SUPERBE EQUIPEMENT  
 DE PATINAGE. ETAT  
 NEUF. TAILLE GAR-  
 CONNET. PRIX  
 TR. AVANTAG.  
 S'ADRESSER: FLUPKE  
 23 RUE VANBOOMER  
 BRUXELLES

ESTERRE  
 e avec sa  
 mandibles  
 4. bonnes  
 8'edres  
 l-Guidon  
 L 535-535N

Cordeiro et pas  
 touilles av. 3 mach  
 et marchand. Petite  
 rept 4 p. L. 1100 f  
 125 r Live pool 23356  
 Beane PHARMACEUT  
 Box A cat. 001100



On dirait que  
 cela a été fait  
 pour moi...



Ce que ça sera chic quand  
 je m'élancerai gracieuse-  
 ment sur la patinoire !...



"Le Patinage en six  
 leçons" Le patinage  
 est un sport qui exige  
 beaucoup de souplesse..."



Pour la souplesse, je  
 suis un peu là !...



"Penchez-vous tou-  
 jours en avant..."  
 Comme ça ...



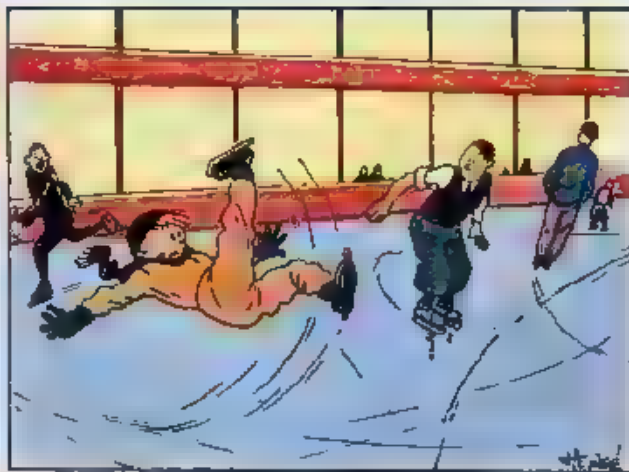
Je suis sûr que  
 je vais faire  
 de l'effet...



Si ce n'est pas malheureux, patiner  
 en tenue de ville !...



Et, maintenant,  
 on va voir ce qu'-  
 on va voir !...



PARTEC dda. schet  
 ou év. construis  
 mala, de rapp. Offre  
 lodiqu. chuat, date  
 conat. l'année 2000

ACH. INW. MAJ  
 jardin, quart. M  
 lère, env. 500.0  
 761. 13.07.61 7835

di. 12  
 taxi  
 P.  
 778  
 tats  
 d'ho  
 loc  
 en  
 Ji  
 Wh  
 253  
 1963  
 ZN4  
 p-7  
 12  
 Arco  
 1133

**OCCASION**  
 SUPERBE EQUIPEMENT  
 DE PATINAGE. ETAT  
 NEUF. TAILLE GARCON-  
 NET. PRIX TR. AVANTAG.  
 S'ADRESSER: FLUPKE  
 48, RUE VANBOOMER  
 BRUXELLES

CHES. tam. resp.  
 av. xl pos. app. 1r  
 5-6 p. Cl. mod. Disp.  
 1.000.000 compt. Ec

Salu schet. Mala  
 libre ou après ver  
 13 pié min. 60  
 cuis. pl-plad. ch





# Il y a deux mille ans, **PARIS NAISSAIT** dans un marécage...



Labiennus, le lieutenant de César, n'était pas content. Il trouvait déshonorant pour un général romain de sa valeur d'être tenu en échec par une misérable bourgade comme Lutèce. Cette cité de huttes qui se dressait, au milieu de la Seine, sur un îlot marécageux d'une dizaine d'hectares lui avait déjà donné bien du fil à retordre. Quelque temps auparavant, ses légions avaient été refoulées par ces guerriers montachus jusque sous le mur de Melun. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter ! Aussi bien, avait-il décidé d'en finir. Revenu en force, il attendait le moment de passer à l'attaque...

**C**AMULOGENE et ses « Parisii » campaient sur la montagne Sainte-Geneviève. Après avoir traversé la Seine en barques, les Romains se mesurèrent à eux dans une clairière de la grande forêt de Rouvray qui, à cette époque, courait de Chartres à Paris et venait mourir sur l'emplacement de l'actuelle place de la Concorde.

Les Gaulois furent vaincus. Lutèce venait de livrer son premier combat pour la liberté. Elle était du même coup entrée dans l'Histoire !

## UN MODESTE VILLAGE SUR LA SEINE

**B**IEN sûr, il fallut attendre plusieurs siècles avant que Lutèce commençât de faire vraiment parler d'elle. Mais comme sa situation géographique faisait d'elle une escale fluviale et une position militaire, il était fatal qu'elle crût en importance. Les Romains, qui étaient gens pratiques, l'entourèrent d'un solide rempart dont il subsiste des vestiges sous Notre-Dame.



Paris d'aujourd'hui comparé au Paris de l'Empire romain.

En ce temps-là, l'île de la Cité émergeait à peine. Elle était encore recouverte par les grandes crues et plusieurs îlots l'escortaient qui, peu à peu au cours des siècles, se soudèrent à elle. C'est ainsi que l'actuelle place Dauphine formait à l'époque un archipel minuscule. Grâce aux Romains, le sol fut exhaussé et des faubourgs commencèrent bientôt à s'étendre sur la rive gauche de la Seine.

## IL FAISAIT BON VIVRE À LUTÈCE !

**P**PROMUE au rang de grande ville gallo-romaine, Lutèce ne tarda pas à s'épanouir. Des temples dédiés aux divinités païennes furent érigés en plusieurs points. Le quartier du Panthéon et de Luxembourg, la rue Gay-Lussac et la rue Soufflot virent s'élever de riches et luxueuses villas dont on a retrouvé les fondements. La cité avait son théâtre, près du lycée Saint-Louis, son cirque, rue Monge, ses bains publics, sur l'emplacement du Collège de France et son aqueduc qui allait de Cluny à l'Hay. Le ciel lumineux de l'île de France et la beauté pittoresque des rives de la Seine faisaient de Lutèce un lieu de résidence fort court. Deux empereurs romains y séjournèrent. César et Julien l'apostat. Ce dernier conserva toujours de Paris un souvenir ému. Il est vrai que c'est au moment où il s'y trouvait en villégiature qu'il apprit son accession au trône !...

## MAIS LES BARBARES SURVINRENT...

**E**T Lutèce — qui à partir du III<sup>e</sup> siècle abandonna tout doucement son nom pour celui de Paris qu'elle ne devait plus quitter — connut des jours terribles. Batailles, destructions, incendies s'y succédèrent. On a retrouvé les traces de ces désastres : des débris de murs enfumés, des poteries d'art calcinées, des monnaies contemporaines abandonnées à la hâte, et d'autres vestiges encore qui nous rappellent qu'en ces temps troublés les Parisiens durent mener une existence

bien précaire. Pourtant, bien qu'on ne pût songer à relever toutes les ruines, la vie continuait... et un beau jour de l'an 451, Paris vit se lancer à l'assaut de ses murs la horde des Huns d'Attila. Geneviève, une jeune fille de la cité, qui devait plus tard devenir la patronne de la ville, rassura ses concitoyens. « Il ne vous arrivera rien, leur dit-elle, je puis vous l'affirmer ! » Sa parole se réalisa.

Un peu plus tard, elle réussit même à sortir de la ville affamée par un siège interminable et à y ramener des vivres.

Et Paris fut sauvé.

## CAPITALE, ENFIN !

**I**L restait encore à la ville d'être une capitale. Cette consécration lui fut donnée par Clovis en 508. Quelques années plus tard, lorsque fut partagé entre les fils de Clovis le magnifique héritage franc, Paris devint, sinon la plus grande, du moins la plus importante ville de France. Celui qui la tenait s'assurait du même coup la maîtrise incontestée du royaume.

L'antique Lutèce avait commencé son ascension vers la gloire. Plus rien ne pourrait l'arrêter.

*Un membre  
du Club TINTIN  
à l'honneur !*

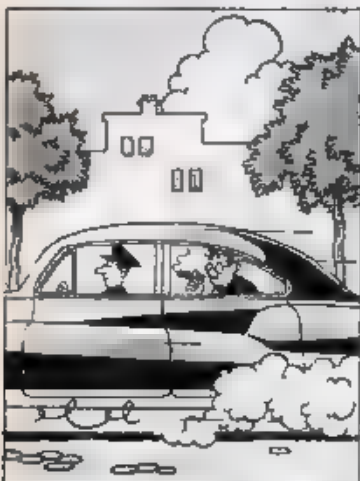


**N**OTRE ami Jean-Marie Hortmans, qui n'est âgé que de treize ans et demi, vient de remporter le titre de champion de Belgique (Catégorie I - Descente) aux championnats de ski de Serre-Chevalier (Hautes Alpes) devant des concurrents de 17 à 25 ans. En dépit de son jeune âge, ce jeune sportif est déjà titulaire de trois championnats de bronze, dont le dernier fut conquis à 3 secondes 2/10<sup>e</sup> du champion d'argent.

Bonne chance à ce brillant espoir du ski belge !



## UN FIN GOURMET



Ma chère Merveille,

Vraiment, je viens de passer une agréable soirée.

Figure-toi que depuis quelques jours, j'ai entrepris de décorer ma chambre et, hier, je me suis occupé de mon abat-jour. Je l'ai orné de délicieuses. Cela fait sur ma table une très jolie ronde de TINTIN, Milou, Haddock, Tournesol et Dupont. Le résultat est étonnant et c'est pourtant si facile à réaliser.

Lors de ta prochaine visite, tu pourras admirer ce que j'ai fait.

Ensuite, j'ai enjolivé une caisse à cigares qui me sert de vide-poche. Elle est méconnaissable... C'est devenu un beau coffret à présent.

Je te remercie encore mille fois pour tous les TIMBRES-TINTIN que tu as bien voulu rassembler pour moi, car, vraiment, les primes sont magnifiques.

Ton fillet qui t'embrasse bien fort.

Paul

## Bonne nouvelle!

A dater de ce jour, vous trouverez chaque semaine dans votre journal, un TIMBRE TINTIN d'une valeur de 1/2 point. Voilà de quoi compléter votre collection! Ouvrez les yeux et tâchez de découvrir ce timbre, afin de ne pas laisser échapper une bonne occasion.

**ATTENTION :** De nombreux envois nous sont déjà parvenus avec adresse incomplète ou sans indication du cadeau désiré. Indiquez donc toujours votre adresse habilement et la prime demandée!

Exemple : Jean DURAND,  
25, rue du Dôme,  
BERCHEM-ANVERS.

« 50 points pour « Le roman du Renard »  
Série 3 (vignettes de 51 à 120) »

● Envoyez toujours le nombre exact de Timbres. Il faut comprendre que nous ne pouvons pas « rendre la monnaie » comme on le fait avec l'argent.

● Pour le « Roman du Renard », nous tenons à la disposition des amateurs de vignettes un ALBUM DE LUXE, racontant ce Roman du Renard, et qu'il pourront illustrer au moyen des 3 séries d'images.

En vente au bureau du journal, au prix de 40 Fr.  
(Frais d'envoi éventuel 5 Fr.)

● Ne vous impatientez pas : les primes sont toujours envoyées dans les 8 jours de la réception de vos timbres. Les timbres TINTIN sont valables aussi longtemps que les primes act. n° 1 à 120.



# L'énigmatique Monsieur Barelli

En fouillant le repaire des bandits, Moreau et Barelli sont tombés, par une trappe, dans un couloir souterrain où les gangsters les attendent...

de BOB DE MOOR

TEXTES et DESSINS

Mes hommes auront trouvé le chapeau que j'ai perdu dans la cave. Cela les aura mis sur notre piste.

Silence!.. Marchez devant!



La voiture est prête?

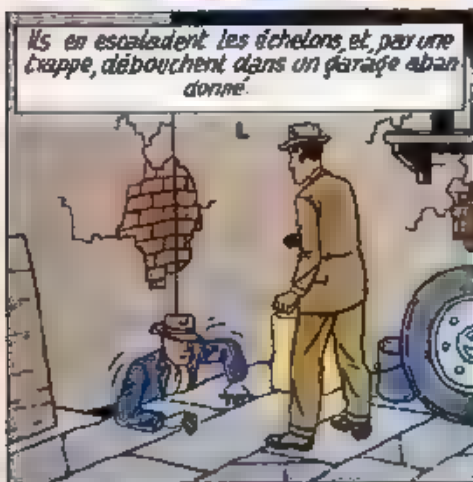
Oui, chef. J'y ai transporté nos plans et nos papiers. Mais comment la police a-t-elle découvert notre repaire? Le "nouveau", nous aurait-il trahis? Et où est Ben, qui était chargé de filer le "nouveau"?...



Le petit groupe atteint une échelle de fer qui s'enfonce dans un boxau sombre et étroit.



Ils en escaladent les échelons, et, par une trappe, débouchent dans un garage abandonné.



Je vais ouvrir la porte.



C'est le moment! Allons-y!



Oh?! Arrêtez-le! Arrêtez-le!

AOUW!!



Impécile! Idiot! Crétin! Coward! Pourquoi l'as-tu laissé s'enfuir?!

Il courait trop vite, chef, et il l'a fait dur!

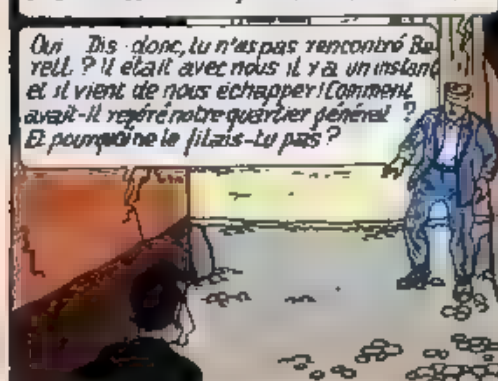


Evidemment, il nous a faussé compagnie! L'annierre! Mais, je ne me trompe pas! Voilà notre nouveau.



Ah! enfin je vous retrouve! Que s'est-il passé, chef? Le quartier prouille de policiers! Vous avez réussi à leur passer sous le nez?

Oui. Dis donc, tu n'as pas rencontré Barelli? Il était avec nous il y a un instant et il vient de nous échapper! Comment avait-il repéré notre quartier général? Et pourquoi ne le filais-tu pas?



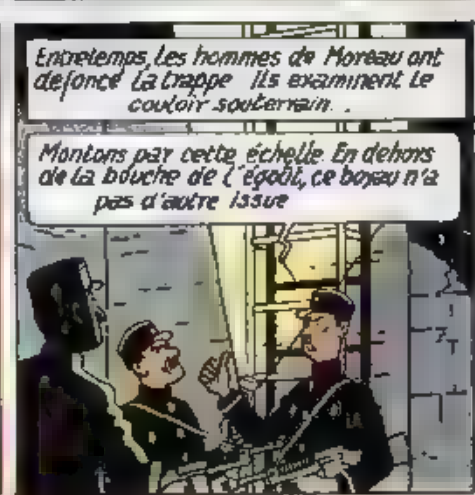
C'est que... figurez-vous que, tandis que j'étais dans l'appartement à louer, à côté de chez Barelli, des gens sont entrés pour le visiter. J'ai dû filer en douce et...

C'est bon! Tu l'expliqueras plus tard. Il est temps de déguerpir!... Et tu nous accompagnes!



Entretiens, les hommes de Moreau ont défoncé la trappe. Ils examinent le couloir souterrain.

Montons par cette échelle. En dehors de la bouche de l'égout, ce boxau n'a pas d'autre issue.







# LA RAPIERE ROUGE

Dessins de Richard D'Amico



Et voici du mouvement, de l'intrigue, de l'aventure ! Nous vous présentons le jeune détective anglais Sexton Blake !...

Sexton Blake trait de très belle humeur ce matin-là, à l'idée de participer à la course d'automobiles organisée par le SPEEDERS' CLUB. Au moment où il allait quitter son domicile de Baker Street, le jeune détective ne se doutait pas que cette compétition devait marquer pour lui le début d'une aventure passionnante...

Je n'ai aucune chance de gagner cette course, mon petit Tinker ! John Best lance aujourd'hui sa « Rapière Rouge », et il paraît que c'est un bolide extraordinaire !

Voilà qui nous promet une course intéressante, Sexton !



Un peu plus tard, assis sur les gradins, le jeune Tinker suit la course, en compagnie de Moby Best, la fille du constructeur d'automobiles.

Papa sort son nouveau modèle pour la première fois aujourd'hui ! Savez-vous qu'il veut le faire participer à la fameuse course des « Dolomites 500 » ?



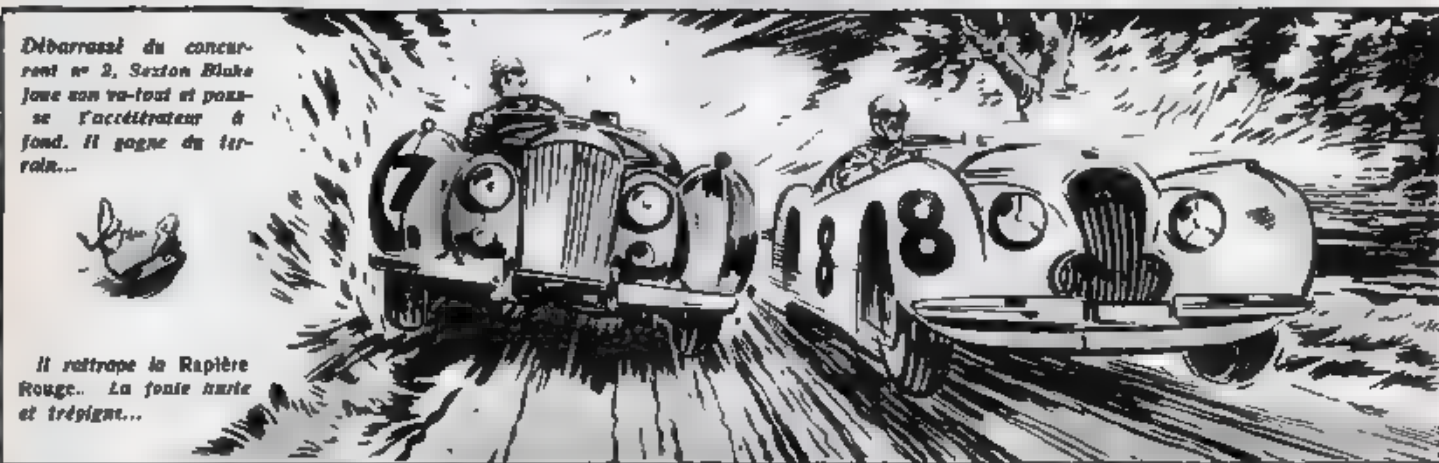
Surprisi, Mademoiselle Best, la machine de votre père lisse comme l'éclair ! Blake est en troisième position... Mais je doute qu'il puisse gratter la Rapière Rouge !



Et Best accélère toujours !! Décidément, ce n'étaient pas des borborygmes, ce qu'on disait de la Rapière Rouge !



Les bolides sont lancés à fond de train. Au virage « des trois sapins » le premier accident se produit : voiture et conducteur exécutent un magistral plongeon dans le fossé.



Débarassé du concurrent n° 2, Sexton Blake joue son va-tout et pousse l'accélérateur à fond. Il gagne du terrain...

Il rattrape la Rapière Rouge... La foule hurle et frémit...



Mais la voiture du détective ne peut tenir tête longtemps au bolide de Best : c'est la Rapière Rouge qui finalement triomphe, sous les ovations frénétiques des spectateurs.

Eh bien, mon vieux Blake, il s'en est fallu de peu que tu me dépasses ! Dis donc, si tu nous accompagnais comme « réserve » pour la course des Dolomites ?

Excellente idée, John !... Tinker et moi avons besoin de vacances : ce sera pour nous l'occasion de voir un peu le Continent !



Jeudi prochain : LE RODEUR MYSTERIEUX...

(A suivre.)



# Stravaroff le brigand

Conte de PAUL CERVIERES

Dessin de RAYMOND BÉDING

**L**E comte d'Oleron recevait ce jour-là plusieurs de ses amis. On était à l'heure exquise où la bonne chère et les vins fins glissent dans les veines une joie galeté. La conversation était fort animée et chacun contait son histoire.

Seul l'hôte écoutait sans parler. Un convive lui demanda :

— Mais vous, d'Oleron, vous qui avez tant voyagé, n'avez-vous rien à nous conter ?

— Si, bien sûr. Tenez, n'avez-vous pas remarqué mon maître d'hôtel ? Il a une allure assez inquiétante, n'est-ce pas ?

— Heu ! Il a un type étranger ?

— Ce domestique, que j'ai baptisé Prosper, se nomme en réalité Boris Stravaroff... C'est un ancien brigand bulgare.

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde ! Voici l'histoire. J'avais alors quatorze ans. Mon père était consul à Philippopolis, en Bulgarie, et je passais chaque année mes vacances auprès de lui. Vers la mi-juillet, je m'embarquais à Marseille pour Salonique, où un ami de mon père m'attendait. Cette année, il m'avait déjà retenu une chambre au Cosmopolite-Hôtel. C'était un très bel établissement fréquenté par de riches étrangers. Ma chambre voisinait avec celle qu'occupaient deux Anglais, et comme je parlais couramment leur langue, je compris vite, sans trop prêter l'oreille, qu'ils devaient eux aussi se rendre dans l'intérieur de la Mondania, en traversant le massif montagneux qui s'étend de Stroumitza à Bansko.

— Mais, Panny, est-ce bien prudent ? disait une voix d'homme.

— Assez ! Vous êtes insupportable avec vos craintes éternelles.

Lorsque vers sept heures, le repas du soir réunissait tous les voyageurs du Cosmopolite-Hôtel, je fis connaissance avec mes voisins. Ils se nommaient Mr et Mrs Longley. Elle était grande et forte. Lui, petit, timide et doux. Au dessert, Mrs Longley fit part de son désir de pénétrer dans l'intérieur de la Mondania.

— Beau voyage ! fit un voyageur flegmatique, mais il sera prudent de laisser ici vos bank-notes.

Une dame remarqua non sans sourire :

— Oh ! si les brigands se mettent de la partie, il leur importera peu que vous ayez ou non des bank-notes, puisque c'est une rançon qu'ils exigent.

— Les brigands !... une rançon ! s'écria Mrs Longley ravie. Voilà qui est admirable ! Entendez-vous, William ? Des brigands... des brigands.

Mr Longley qui ne partageait pas l'enthousiasme de sa femme, fit une si piteuse grimace que le maître d'hôtel crut devoir intervenir.

— Monsieur me permettra de lui faire remarquer qu'on peut se faire accompagner à partir de Stroumitza ! Il n'est que de retenir des guides.

— Des guides ! Ah ! mais c'est parfait, s'écria Mr Longley transporté.

— Et combien en désire Monsieur ?

— Combien ? mais tous les guides qu'on pourra trouver !

Un immense éclat de rire accueillit ces mots. Mais Mrs Longley s'était levée menaçante.

— William, voyons !... Deux guides nous suffiront.

Pour moi, bien qu'impressionné par la perspective de rencontrer des brigands, je me réjouissais de voyager aux côtés d'une femme si courageuse. Je me tournai donc vers elle, déclarai mon nom et la qualité de mon père et lui demandai la permission de me joindre à elle, à son mari et à ses guides, ce qu'elle accepta de bonne grâce. L'ami de mon père m'approuva, il me retint deux guides et, le lendemain, nous nous mîmes en route.

que ce voyage était donc amusant ! Il y avait non seulement le spectacle de la campagne grandiose, mais encore celui de Mrs Longley dont les attitudes m'amusaient fort.

Si le train ralentissait, la digne femme sautait sur la voie, allongeant le pas et suivait le convoi en s'indignant de sa lenteur. Si, au contraire, pris du désir de rattraper le temps perdu, le mécanicien actionnait sa machine, Mrs Longley, remontée dans son compartiment, poussait de tonitruants « hurrah ! hurrah ! », puis elle ajoutait plus bas : « Vive les brigands ! »

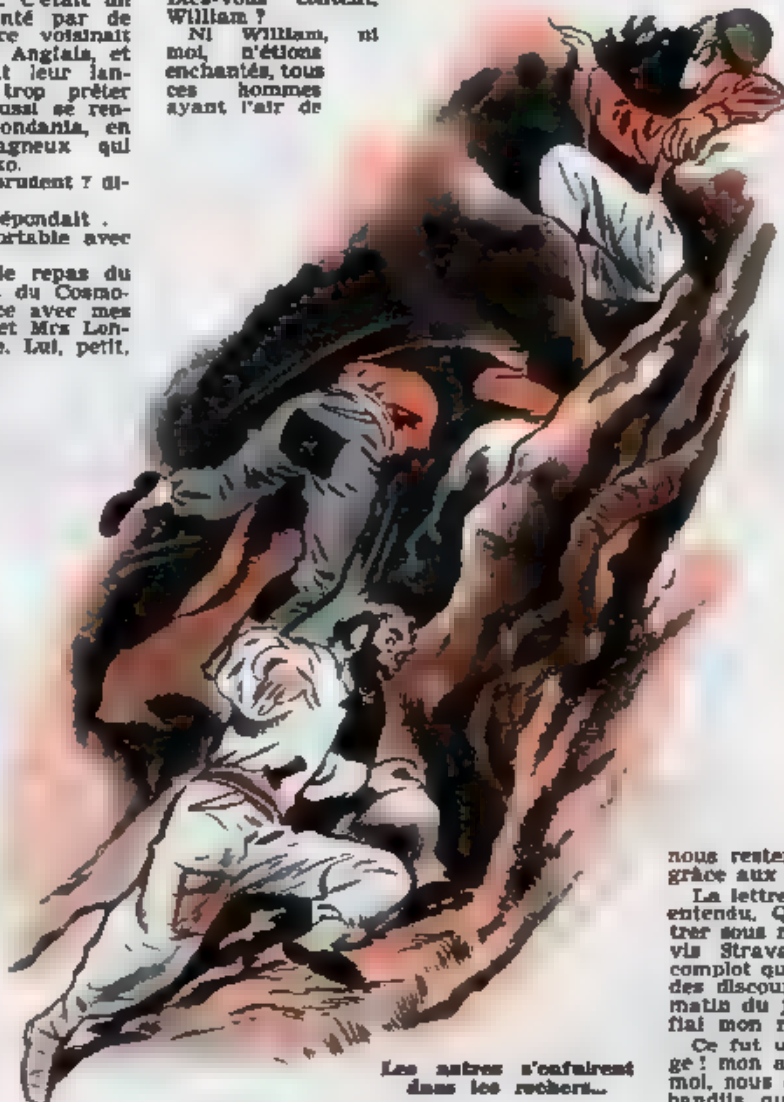
A ces mots, le timide Mr Longley frémissait et se replongeait dans la lecture de son journal.

Enfin nous arrivâmes à Stroumitza. On nous présenta nos guides. Ils étaient quatre. Les miens s'appelaient Pétrof et Stravaroff. Ceux des Anglais : Daniloff et Thaboul.

Mrs Longley, que tout enchantait, s'écria enthousiasmée :

— Bravo ! j'ai remarqué que les individus qui portent des noms en « of » sont tous d'honnêtes gens. Eles-vous content, William ?

Ni William, ni moi, n'étions enchantés, tous ces hommes ayant l'air de



Les autres s'enfuyaient dans les rochers...

parfaits scélérats, barbus, chevelus, hirsutes, vêtus de loques, ils portaient à la taille, passés dans une large ceinture, des pistolets et des poignards.

Cher Monsieur, dis-je à mon compagnon, que pensez-vous de ces hommes ?

L'Anglais leva sur moi ses yeux bleus. — Je pense, mon jeune ami, que ces bandits nous dévaliseront sous peu. Mais comme ils nous abandonneront très probablement, nous pourrions ensuite continuer notre route.

— Vous connaissez le chemin ?

— Admirablement ! Seulement, nos guides partis, nous risquons de rencontrer

encore d'autres brigands, ceux qui se trouvent dans les montagnes.

— Ah ! ah ! ne croyez-vous pas plutôt que les montagnards sont de même avec ceux-ci ?

— C'est bien possible.

— Dans ce cas, écoutez-moi. Je n'ai pas encore prononcé un mot en leur présence. Dites-leur que je suis sourd-muet, de cette façon ils ne se méfieront pas de moi ! Et comme j'entends parfaitement le bulgare, je pourrai surveiller leurs propos.

Mr Longley m'approuva. Il mit sa femme au courant de notre projet, et bientôt nous nous trouvâmes en pleine solitude.

— William ! criait de temps à autre Mrs Longley, admirez ce site, et vous aussi petit gentleman.

Je n'avais garde de broncher, je jouais mon rôle si bien que, le soir même, je surpris Stravaroff disant à Pétrof :

— Le petit, rien à craindre, il est sourd-muet.

La nuit venue, nous nous abritâmes sous des huttes de bergers. Je partageais celle de mes guides. A peine étendus sur leurs lits, les deux hommes se mirent à parler. En moins d'une heure j'avais appris d'eux tout ce que je voulais savoir.

Ils faisaient partie d'une bande de brigands, et ils étaient chargés par leurs complices de nous amener sur un point déterminé de la route...

La nuit suivante, feignant de dormir sous la hutte occupée par les guides des Anglais, j'appris que ceux-ci poursuivaient un dessin identique mais pour le compte d'une autre bande. Ceci devait nous sauver, car mes guides croyaient des Anglais d'honnêtes paysans, et ceux des Longley avaient des miens la même opinion.

J'avais les Anglais du résultat de mes observations.

— Sans doute ne tarderons-nous pas à être assaillis, et je ne crois pas me tromper en prédisant que l'attaque aura lieu lors du passage du Ravin noir ! J'ai conçu un plan pour déjouer les projets des brigands, poursuivis-je. Je vais laisser traîner sur l'herbe tout près de mon campement, ce soir même, un billet adressé à vos guides émanant de leurs complices, et leur enjoignant de se tenir prêts pour tel jour, à tel endroit. Cette lettre, ils seront censés l'avoir perdue. Or, comme je suis au courant de l'endroit où mes hommes à moi doivent nous tomber dessus, c'est cet endroit que j'indiquerai.

— Et alors ? fit Mrs Longley.

— Et alors il en résultera une mêlée générale et il ne nous restera plus qu'à donner le coup de grâce aux brigands.

La lettre fut vite écrite, en bulgare bien entendu. Quelques instants avant de rentrer sous ma tente, je la laissai tomber. Je vis Stravaroff la ramasser. Furieux du complot qu'ils croyaient découvrir, mes guides discutèrent une partie de la nuit. Le matin du jour fixé pour l'attaque, je vérifiai mon revolver et ceux de mes amis.

Ce fut une affreuse mêlée. Chose étrange ! mon ami Longley fit merveille. Lui et moi, nous dirigeâmes un feu nourri sur les bandits qui ne s'occupaient pas de nous. Les guides des Anglais restèrent au nombre des morts ainsi que plusieurs brigands du parti adverse. Les autres s'enfuirent dans les rochers. Stravaroff, sérieusement touché, demoura sur le terrain. Nous louâmes une charrette et reprîmes notre route. C'est moi qui conduisais. Près de moi, était étendu Stravaroff, que je n'avais pas voulu abandonner. Les yeux pleins de larmes, mon bandit me demandait pardon avec un luxe inouï de gestes et de protestations. Il voulait, disait-il, rester à mon service jusqu'à la mort. Ma foi, je me suis laissé tenter, et voilà comment Stravaroff est devenu mon maître d'hôtel. Depuis vingt-cinq ans qu'il vit à mes côtés, je n'ai jamais eu la moindre observation à lui faire.





# LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX L'ILE MAUDITE

Textes et dessins de

Jacques Martin.



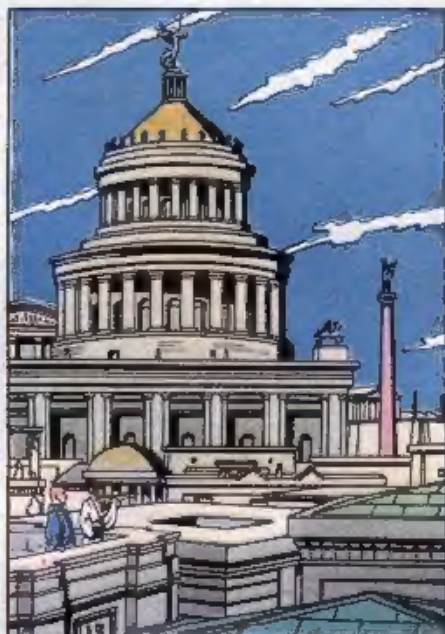
EMPIRE ROMAIN  
A SON APOGEE

PEAK DE CARTHAGE

Les villes soulignées en rouge  
sont celles qui jalonnent l'itinéraire d'Alix depuis le début de ses aventures.

**A**PRES avoir triomphé du Sphinx d'Or et détruit le temple d'Efiaoud, Alix et ses compagnons ont regagné Alexandrie, où ils jouissent d'un repos bien mérité. Cependant, à des centaines de lieues de là, un autre port de la côte africaine vit des heures troubles, c'est Carthage, la rivale séculaire de Rome.

Fondée au IX<sup>e</sup> siècle avant J.C. par des colons phéniciens et grecs, Carthage était devenue peu à peu une république maritime très puissante. Mais sa prospérité n'avait pas tardé à porter ombrage à la jeune Rome ! Bientôt les hostilités éclatèrent ; les cités rivales s'affrontèrent dans trois conflits célèbres, les fameuses « guerres puniques » ; Amilcar et Hannibal, du côté carthaginois, Scipion l'Africain et Boipien



Emilien dans le camp romain, s'illustrèrent dans cette lutte sans merci. Après s'être trouvée à deux doigts de sa perte, Rome remporta la victoire finale et détruisit l'orgueilleuse cité africaine de fond en comble (146 av. J.C.).

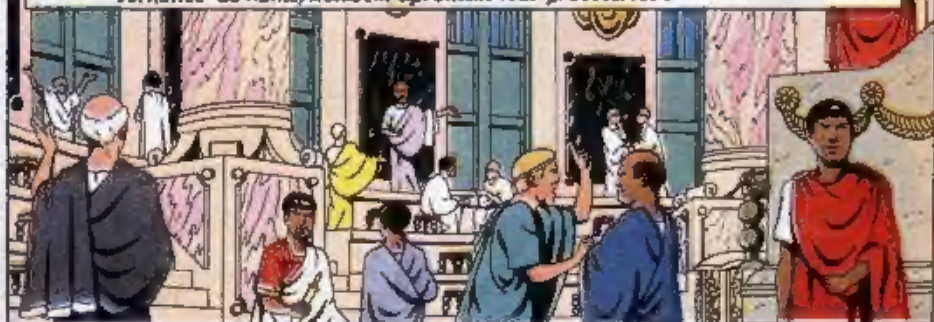
Mais Carthage renaquit de ses ruines ; bientôt, sous la férule d'un gouverneur romain, elle brilla de nouveau d'un vif éclat. Elle est redevenue une cité prospère et florissante ; un quartier riche domine le port de ses bâtiments luxueux, tandis que la foule qui grouille dans les ruelles encombrées du port et des bas quartiers, ne connaît plus la misère.

Or, voici qu'aujourd'hui des événements inquiétants troublent la sérénité de Carthage ; une agitation fébrile règne dans la cité. Que se passe-t-il donc ?...

Partout les commentaires vont bon train. Les habitants se rassemblent par petits groupes dans les rues pour palabrer ; on attend de la part des autorités une communication rassurante, ou tout au moins des explications !



Mais les notables, réunis dans l'immense palais qui vient à peine d'être achevé, ne décolèrent pas. Ces riches Carthaginois, élevés aux plus hautes fonctions grâce à la bienveillance de Rome, accusent éperdument leur protectrice.



C'est inadmissible ! On se moque de nous !

Ila raison... Le silence de Rome prouve combien elle jouit de nos malheurs.



Amis, l'heure est grave ! L'existence même de notre cité est menacée. Hier, nous avons perdu des biens considérables ; aujourd'hui des vies humaines ont été sacrifiées ; demain, l'indifférence dont témoigne Rome...



Mais ce discours véhément est soudain interrompu...

SILENCE ! A vos places ! Son Excellence le Gouverneur !





# ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallie

Callway et ses hommes sont chargés de chasser les Indiens de leurs territoires. Mais Teddy Bill et ses amis ont pris le parti de la reine Allka...

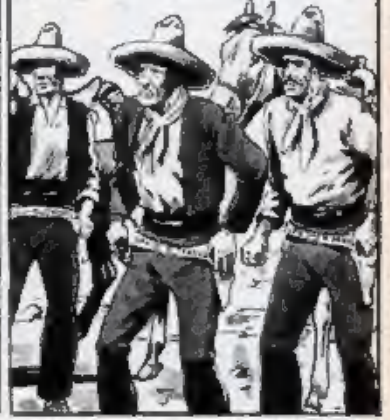
Et soudain, Tony et Ramon se mettent à tirer, du haut de leur refuge, sur les pieds de Callway et de ses hommes.



Surpris par cette attaque, les Blancs font des bonds chaque fois qu'une balle vient frapper la poussière devant eux, ce qui amuse énormément les Indiens.



Bientôt, fous de rage, les hommes de Callway mettent la main à leurs armes, s'apprêtent à riposter...



Mais le shérif intervient. Il a compris que les assaillants n'en veulent pas à la vie des intrus, et qu'ils désirent seulement les éloigner.



Ne tirez pas !... Nous nous ferions tous massacrer !

Ça suffit ! Je crois qu'ils ont compris !...



Un instant plus tard, toute la bande a sauté à cheval et s'éloigne à toute allure.



Aussitôt, Tony et Ramon descendent du mur, au milieu des Indiens qui les accueillent avec des cris de joie.



Et maintenant, il nous faut regagner l'hacienda au galop. Le shérif va probablement s'y rendre, à la suite du présent incident. Il doit nous trouver sur place !...



Nos deux amis s'éloignent à bride abattue...



Ils arrivent bientôt chez Bill.



D'où venez-vous, mes amis ?



Hum. Eh bien, nous avons fait comme nous a dit le patron; nous ne nous sommes pas éloignés d'ici !



(A suivre.)



# Qu'est-ce donc que le Judo?

**M**ISS JOAN SWEENEY a dix-sept ans, mesure un mètre soixante et pèse cinquante-trois kilos.

Elle était dans une forme éblouissante ce jour-là, et déambulait joyeusement dans les rues de Chicago, lorsqu'elle fut importunée par un quidam. Le reste se passa comme un songe. On vit le personnage s'envoler dans les airs, y décrire un saut périlleux complet, retomber à plat sur le macadam, et y rester étendu.

En compagnie de sa victime, Miss Joan Sweeney alla déposer au commissariat de police.

Le « cop » de service regarda l'homme en train de reprendre ses sens, le compara à la frêle jeune fille qui était devant lui et demanda, très intrigué :

— C'est vous qui l'avez arrangé comme cela ?

— Oui.

— Toute seule ?

— Oui.

— Comment diable vous y êtes-vous prise ?

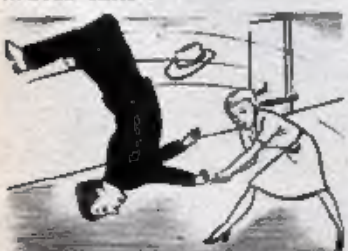
Le grand « cop » mesurait un mètre quatre-vingt-dix, pesait cent dix kilos et contemplait Miss Joan Sweeney d'un air sceptique.

— Vous voulez le savoir ? demanda la jeune fille.

— Diable, oui ! dit le grand « cop », de plus en plus curieux.

Au même moment, il se sentit transporté dans l'espace, plana à hauteur du plafond, vit son casque s'envoler de l'autre côté de la pièce, tomba en vrille sur le plancher et se releva en se tenant la tête à deux mains.

— Comment appelez-vous cette prise de lutte que vous m'avez faite ?



— Ce n'est pas de la lutte : c'est du judo, dit Miss Joan Sweeney, en souriant gracieusement.

Cette aventure, authentique, s'est déroulée à Chicago (Mi-

chigan), le dimanche 17 septembre dernier.

## L'INVENTION D'UN CHINOIS

Contrairement à l'opinion généralement admise, « l'inventeur » du judo — auparavant connu sous le nom de Jiu-Jitsu — n'est pas un Japonais. C'est le Chinois Chin-Gem-Pin qui, en 1859, lors d'un séjour au temple de Korushoji, à Toldo, révéla quelques prises de lutte chinoise aux Japonais.

Plus tard, le Japonais Shirobei Akiyama se rendit en Chine afin d'étudier les mystères de cette lutte miraculeuse qui permettait à un homme chétif de vaincre en quelques secondes plusieurs hommes robustes. La légende veut que Shirobei Akiyama ne découvrit point les principaux secrets de cette lutte, et revint, désespéré, au Japon. Il se recueillit alors pendant cent jours. Ses historographes racontent qu'il n'aurait jamais élucidé le mystère si, se promenant dans la campagne un matin d'hiver, il n'avait remarqué que des branches d'arbre s'étaient brisées sous le poids de la neige. Par contre, il constata qu'une tige d'osier pliait sous la charge, mais se relevait toujours victorieusement.



Ce fut une révélation pour Shirobei Akiyama. Appliquant aux hommes la leçon de la nature, il inventa trois cents mouvements de lutte et les enseigna ensuite à l'école Yoshin-Ruy, qui signifie, dans le poétique langage japonais, « l'école du courage de l'osier ».

## NAISSANCE DU JUDO

Le principe de cette lutte était de céder d'abord à la puissance de l'adversaire, et — ensuite — de se servir de cette puissance même pour le battre. L'ensemble des mouvements fut

appelé jiu-jitsu; des mots jiu, qui signifie « souple », et jitsu qui veut dire « art ». C'était, en somme, l'art de la souplesse.

Au fil des ans, la méthode se perfectionna, et c'est le maître Kano qui — vers la fin du siècle dernier, — lui donna ses principes définitifs sous le nom de judo.

Le judo est essentiellement basé sur la souplesse du pratiquant et sur l'étude d'une loi physique : celle de l'équilibre. Il faut, par une esquive, provoquer le déséquilibre de l'adversaire, et saisir l'instant où il ne peut plus faire usage de sa force entière pour le vaincre.



Le judo, dont certaines prises peuvent paralyser l'adversaire, se complète d'un art spécial permettant de rappeler immédiatement la victime à la vie : c'est le *Kwatasu* ou *Kwappo*. Mais cet art n'est connu que d'un très petit nombre d'initiés dans le monde, et n'est révélé qu'aux « judokas » qui s'en sont montrés dignes.

## GRADES DES « JUDOKAS »

Si l'on peut rapidement devenir un « judoka » de moyenne valeur, à la manière de Miss Joan Sweeney, il faut de très longues années d'études pour conquérir les hauts grades de cette science.

Le débutant est « ceinture blanche ». Quand il a réussi à battre cinq adversaires en moins de cinq minutes, il passe au grade de « ceinture brune ». Pour devenir « ceinture noire », il doit vaincre sept hommes en moins de 300 secondes.

Dès lors, il peut espérer devenir « ceinture pourpre ». Mais, pour ce faire, il doit subir des examens de plus en plus difficiles, dont chacun — en cas de réussite — lui donne droit à un dan. Il faut dix dan pour passer de la « ceinture noire » à la « ceinture pourpre ».

Mais rares sont les judokas qui atteignent à ce grade. Un homme doué, même en commençant très jeune, ne peut devenir 6<sup>e</sup> dan, dans la catégorie ceinture noire, que vers l'âge de 40 ans ! Le maître Kano lui-même, dépassé par certains de ses élèves, n'atteignit que le huitième dan.

## LES PRISES SECRÈTES

Ce n'est vraiment qu'à partir du cinquième dan que le judoka est initié par les anciens aux prises secrètes et ultra-secrètes du judo, ainsi qu'à l'art de résurrection ou *Kwappo*.

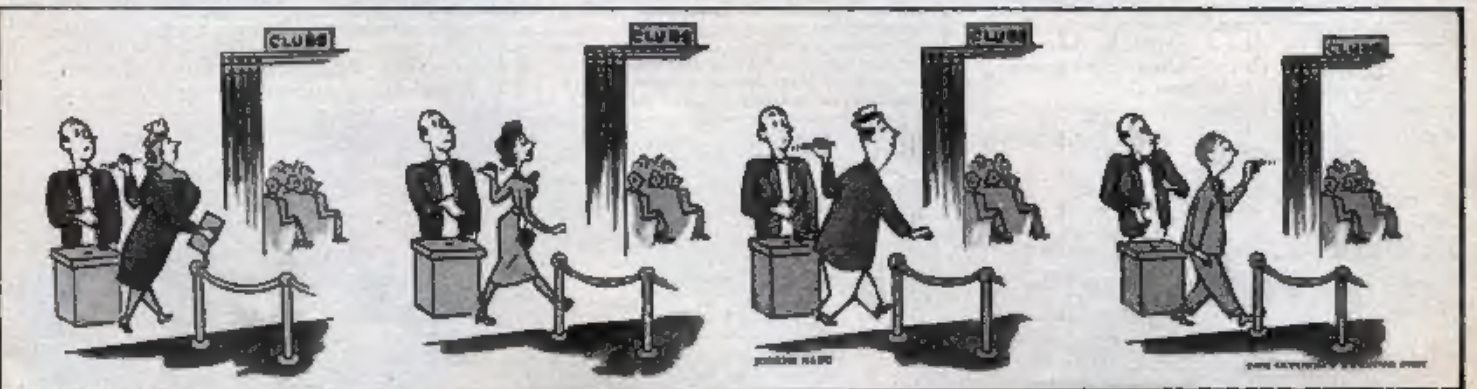
Ces prises ultra-secrètes se nomment *atemis*. C'est un ensemble de coups frappés, quelquefois avec un seul doigt, sur certains centres vitaux, glandulaires ou nerveux de l'adversaire. Ils ne sont jamais enseignés aux débutants.

On conçoit dès lors que, dès l'instant où il a conquis le « cinquième dan » de la ceinture noire, le judoka — même vieilli, même débile, même ayant dépassé la soixantaine — reste un adversaire redoutable qui peut vaincre en quelques secondes plusieurs « ceintures brunes ». A soixante-dix ans passés — c'était en 1938 — le maître Kano terrassait en moins de cent vingt secondes dix adversaires jeunes, vigoureux, et bien entraînés au judo.



Ce qui rend moins extraordinaire la performance de Miss Joan Sweeney, petite « ceinture blanche » qui maîtrisa en deux prises un gentleman importun et un grand « cop » irlandais de deux cent vingt livres. C'est un exploit qui est à la portée de tous ceux qui, même en Belgique, suivent les cours de judo.

C'est le maître Kano qui disait : « En admettant qu'un enfant de huit ans connaisse le Teukuri, le Kake et le Suteimi (prises élémentaires), il pourrait vaincre sans effort un homme dans la pleine force de l'âge... »







# LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE

TEXTES ET DESSINS D'EDGAR-P. JACOBS

Le professeur Mortimer a empêché l'arrestation d'Abdul, afin de l'amener à se confesser. Mais, alors qu'il allait parler, Abdul se fait renverser et tuer par la Lincoln d'Oirik. Kamal, furieux, annonce à Mortimer qu'il aura à se tenir à l'écart désormais. Mais le professeur annonce qu'il va faire appel à Blake...

Le lendemain matin à Londres, dans un bureau du département de l'I.S., à Scotland Yard,



...le fameux capitaine Francis Blake (1), "political agent" pour le Moyen Orient...



...confère avec l'un de ses agents, rentré de mission.

En résumé, cette affaire de contrebande ne fait que s'étendre chaque jour davantage! Il ne s'agit plus seulement de stupéfiants, mais d'or, d'anti-quités, et même de radium, dont on vient de décou-vrir 2 grammes à la douane de "Farouk"!

I see!...



Mais à ce moment, un planton paraît dans l'encadrement de la porte...

Un télégramme, Sir!...

Donnez, Smith...

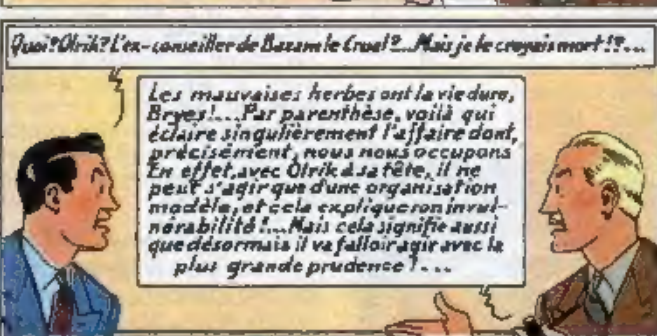


Ah! Par exemple!...



Ecoutez ça, Bryes!... "Le Caire, 30 avril - Nouvelle sensationnelle - Oirik est ici - suis aux prises avec bande internationale de trafiquants dont Oirik est le chef - tiens une piste - mais votre présence souhaitée ici d'urgence - prudence s'impose - Mortimer."

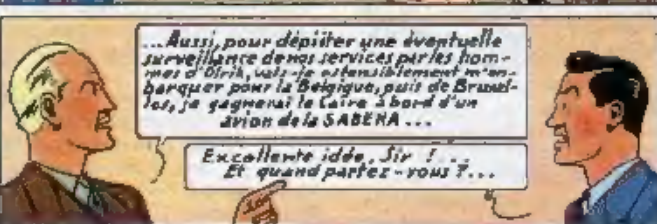
Quoi? Oirik? L'ex-conseiller de Bazam le Cruel? Mais je le croyais mort!?



Les mauvaises herbes ont la vie dure, Bryes!... Par parenthèse, voilà qui éclaire singulièrement l'affaire dont, précisément, nous nous occupons. En effet, avec Oirik à sa tête, il ne peut s'agir que d'une organisation modèle, et cela explique son invulnérabilité!... Mais cela signifie aussi que désormais il va falloir agir avec la plus grande prudence!...

...Aussi, pour déjouer une éventuelle surveillance de nos services par les hommes d'Oirik, vais-je ostensiblement m'em-barquer pour la Belgique, puis de Bruxelles, je gagnerai le Caire à bord d'un avion de la SABENA...

Excellente idée, Sir!... Et quand partez-vous?...



Eh bien, le temps de passer chez moi prendre quelques vêtements, et je puis encore arri-ver à temps à Dou-vres pour la malle de 16 H.30!



Et Blake quitte le "Yard" peu après; mais...

En route! Le voici...



Tandis que le crépuscule descend lentement sur la mer, la malle "KONING ALBERT" approche de la côte belge...



Alors qu'il est occupé à lire, Blake éprouve soudain la désagréable sensation d'être observé à travers la fenêtre du fumoir...



Légèrement inquiet, le capitaine passe sur le pont, où il a tôt fait de repérer, fu-mant adossé dans un coin, un individu à lunettes, au masque impossible.



Tiens, tiens... Mais où diable ai-je déjà vu cette tête-là?... Ah oui! Dans l'express de Londres... Bah, nous verrons bien...

